

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—S
MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite) : LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite) ; L'ABBAYE DE CARROW ; Prise de voile, Hygiène pratique, Recettes familiaires, Jeux et divertissements, Qu'on lise, L'esprit de tout le monde.

ABONNEMENTS :
Un an..... \$1.50 c.
Six mois..... 75
Quatre mois..... 50
Deux mois..... 25
Strictement payables d'avance.



Bientôt il reparut sur le palier croulant, élevant au-dessus des flammes un enfant. . (Page 42, col. 2.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

[Voir à partir du n 1]

—Tu veux donc que je t'étrangle, hurla Letellier terrible du fureur.

—Sainte Vierge il est enragé !

Et elle fit mine de s'enfuir.

—C'est de l'or qu'il te faut, dit le receveur d'une voix rauque ! tiens ! prends. voilà de l'or.

En courant à une cassette posée sur un meuble, il la vide sur son bureau.

Les pistoles s'écrablèrent et s'étalèrent avec un bruit métallique qui alluma des flammes fauves dans les yeux de la proxénète.

Elle plongea ses mains dans ce monceau d'or avec une frénésie égale à l'intensité de fureur amoureuse qui agitait le receveur des gabelles.

Le portrait en miniature de Zélida, que tenait l'affreuse vieille, était tombé de ses mains avides à côté, des rutilantes pistoles.

A la vue des traits de celle qu'il aimait, Letellier poussa un cri de joie, rauque, étrange, cri sorti du sein des entrailles profondément remuées.

Il pâlit affreusement, ses jambes fléchirent, ses mains tremblaient d'émotion, ses yeux, brûlés d'insomnie, rayonnèrent de ravissement, et ses lèvres blanches, frémissantes, se posèrent sur les traits de la cruelle, avec l'ardeur d'un malheureux qui rencontre une source au milieu d'un désert.

Mille baisers furent prodigués à ses traits charmants, adorables, qui le ravissaient, qui l'enchantaient qui l'émerveillaient. car ils semblaient, lui sourire.

Effet de peinture. Mais, est-ce qu'il songeait à cela; Dans ce cadre Zélida avait les yeux adorablement beaux, les joues fines, élégantes et fraîches, les lèvres carminées ! tout son visage plein de grâce, de charme ! Oh ! il était fou de joie ! Il dansait, il riait, il avait de petits cris d'enivrement, des élans indicibles.

—C'est elle ! c'est bien elle ! disait le pauvre amoureux. Ah ! Zélida ! cruelle Zélida ! Pourquoi me fais-tu tant souffrir ! Pourquoi ne veux-tu pas m'aimer ! O toi que j'adore, veux-tu ma fortune ? veux-tu ma vie ? Tu as tout repoussé... mais tu ne peux pas m'empêcher de te couvrir de baisers, là, tiens ! tiens ! tiens !

—Ah ! mon Dieu ! ah ! Seigneur Jésus ! exclama Gertrude qui le vit faire toutes ces folies, après avoir empoché l'or, mais si c'était Zélida qui fut là, en place du portrait, vous la mangeriez, monseigneur, vous la dévoriez et vous n'en laisseriez pas un morceau pour demain.

Et elle rit de son gros rire grimaçant et édenté, après cette grosse plaisanterie.

En ce moment un valet de chambre gratta à la porte.

Letellier n'entendit; mais Gertrude, moins préoccupée, alla ouvrir.

—Monsieur l'abbé Saint-Côme vous fait prévenir que Philippette, la servante de Mme Zélida, vient d'arriver.

Au nom de Zélida, Letellier avait relevé sa tête abimée sur le portrait de celle qu'il aimait.

—Zélida ! fit-il avec une sorte de délire.

—Oui, monseigneur, répondit Gertrude qui avait fermé la porte sur le valet, après l'avoir congédié d'un signe Zélida que vous allez avoir, posséder, tenir entre vos mains, soumise, amoureuse, affolée comme vous.

—Ah ! tous les bonheurs aujourd'hui. Cela m'était bien dû après tant de souffrances.

—Monseigneur, Philippette et l'abbé Saint-Côme m'attendent. Parnettez-moi de vous faire ma plus profonde révérence.

—Ah ! c'est pour la cérémonie.

—Oui... la messe noire.

—Allez vite, ma bonne, ma chère Gertrude ! Et que dans un saint et terrible sacrifice, Dieu écoute la voix de son ministre et ait pitié d'un malheureux !

—Amen ! fit la veille en ricanant.

CHAPITRE XLVIII

Ceci est mon corps et ceci est mon sang.

Philippette était un beau brin de fille. Taille fine, bras

ronds, membre potelés, poitrine sobrement riche, bouche suavement dessinée, mains petites, pieds mignons, visage éveillé, rire éclatant, yeux brillants de malice, et une peau d'une blancheur satinée.

Vraiment, il fallait que Zélida eût une confiance bien absolue dans ses propres charmes, dans sa triomphante beauté, pour tolérer à côté d'elle une aussi jolie soubrette qui pouvait bien arrêter à l'antichambre les galants qui se rendaient au boudoir.

Tandis que la Gertrude arrachait au fou Letellier de Tourneville le plus d'or possible en échange de la miniature de la belle maîtresse de Gaston, Philippette arrivait tout essauffée au pavillon que l'abbé Saint-Côme occupait dans un coin du vaste jardin dépendant de l'hôtel de la recette générale.

L'abbé Saint-Côme emporté par sa nature sensuelle ses instincts paillardes, commençait à lutiner la gentille Philippette lorsque Gertrude, sinistre rabat-joie, se montra à l'entrée du petit salon.

—Bonne aubaine, mes enfants ! Le vieux n'a pas lésiné.

—Et elle fit sonner ses poches gonflées d'or.

—Et vous, l'abbé, reprit-elle, dépêchez-vous d'accomplir votre charme ; nous pourrions faire encore une large brèche à la caisse de notre maître.

—Et bien ! descendons dans le petit souterrain, se hâta de dire le prêtre en se levant.

Et il entraîna ses deux complices dans une sorte de crypte pratiquée sous le pavillon. On y arrivait par un escalier en spirale d'une vingtaine de marches. Le caveau, en forme de petite chapelle à voûte ogivale, était éclairé par une lampe d'argent suspendue au pendentif.

Au chevet, se dressait un autel formé d'une large pierre noire, supportée par quatre colonnes à pied de boue. Une draperie noire, épaisse, frangée d'argent, recouvrait cette table des sacrifices, et offrait à la jeune fille qui devait s'y coucher, un lit moins froid que le marbre. Deux grands chandeliers d'argent, chacun à trois branches, se dressait devant le rétable, éclairant un grand christ en ivoire sur fond noir. A côté de l'autel, une petite table de marbre supportait un large bassin d'argent et un couteau à longue lame aigüe.

C'était le couteau du sacrifice, consacré et béni le matin même, dans une messe régulière, par l'abbé Saint-Côme qui, un moment après l'élévation, avait déposé l'hostie divine sur la lame de ce fer sacré.

—Qui servira la messe ? demanda la Gertrude. Il faut un homme. Le petit frère du nourrisson est trop jeune, à moins de lui dicter les prières et les réponses... après quoi, de peur qu'il ne parle, on pourrait l'envoyer rejoindre les anges avec la petite.

—C'est inutile, dit le prêtre. D'ailleurs, dans les messes noir, tout se fait au rebours.

—Il faut une femme pour les servir.

—Qui donc alors ? puisque Philippette.....

—Mais vous, dame Gertrude.

—Je veux bien... mais dites donc, vous n'allez pas m'ensorceler aussi, moi !

—Bah ! le diable n'a pas rien à vous prendre.

—J'espère bien lui faire lâcher un jour. Quand mon petit magot sera assez arrondi, je me réconcilierai avec

le bon Dieu, et je ferai tous les jours brûler un cierge à l'autel de sa très sainte mère... Mais la petite, faut-il aller la chercher.

—Non ; au moment de la consécration.

—Mais qui donc l'égorgera, ce petit agneau.

—Mais vous, dame Gertrude, qui êtes chargée de me servir le pain et le vin. Vous frapperez au moment où je dirai : Ceci est mon corps et ceci est mon sang.

—Bon, je lui serrerai le gosier pour qu'elle ne oie pas... car, vrai, je suis quelquefois d'une sensibilité !... Et si ma main venait à trembler en enfongant le couteau je lui ferais peut-être trop de mal, à cette mignonne.

—Eh bien ! Philippette, il faut vous préparer, dit l'abbé, en s'adressant à la servente de Zélida.

—C'est drôle... mais ça me fait quelque chose ce... là... devant vous... vous comprenez.

—Des manières ! ricana la veille, as-tu fini !

Et elle eut un haussement d'épaules et un clignement d'yeux d'un canaille à faire frémir un reître ou un soudard.

Mais nos trois personnages furent tout à coup détournés de leurs sinistres apprêts.

Des clameurs épouvantables venaient d'arriver jus qu'à eux, en même temps que deux coups de canon déchiraient l'air et qu'une trombe de mitraille allait s'abattre dans le jardin et de fracasser les arbres.

—Sainte Vierge ! c'est la fin du monde ! s'écria Gertrude livide de terreur.

En tombant à genoux devant le christ de cette autei préparé pour un horrible holocauste :

—Grâces, Seigneur ? beugla-t-elle, pardon, mon doux Jésus ! Sainte Vierge ! écartez de ma tête le tonnerre de votre fils.

—Vielle folle ! cria l'abbé qui la releva d'un geste violent. Ne voyez-vous pas que c'est la troupe du roi qui tire sur l'Émeu

Mais en ce moment des bruissements formidables, des cris déchirants, les secousses de vastes écroulements, arrivèrent jusqu'à ce trio d'assassins et les glacèrent d'épouvaite.

—C'est notre fortune qui s'engloutit ! lamenta la veille folle de rage et de peur.

—Peut-être, dit l'abbé devenu sombre mais résolu.

—Quoi ! vous auriez le moyen de sauver notre vie et...

—E'or de notre maître, répondit brièvement l'abbé. Attendez-moi là ; je reviens

Et il disparut dans le tournant de l'escalier.

CHAPITRE XLIX

Le passage souterrain.

Est-ce que le soleil serait démocrate ?

On a remarqué que les grandes dates révolutionnaires coïncident avec la saison des grandes chaleurs.

C'est le 14 juillet 1789 que le peuple parisien prit la Bastille.

C'est le 10 août 1792 qu'il attaqua et vainquit la monarchie aux Tuileries.

C'est encore en juillet 1830 que fut renversée la royauté de droit divin.

C'est en août 1638 qu'eut lieu à Rouen la grande insurrection des Nu-Pieds.

Chacun de ces mouvements populaires a eu son chant de guerre.

Veillons au salut de l'empire, le Ça ira, le Chant du épard, départ, la Marseillaise, hymnes d'un souffle ardent, sombre, terrible ou puissant, marquent le lyrique enthousiasme de la première révolution.

1830, vit la *Parisienne* de Casimir Delavigne.

En 1818, retentit le *Chant des Girondins*.

De toutes ces inspirations lyriques, créées par les circonstances, une seule est restée, puissante, profonde, grande comme l'époque qui la vit surgir, éternelle comme les idées et les sentiments qu'elle consacre : la Marseillaise, devenue notre chant national.

Les Nu-Pieds, eut aussi, s'élançèrent au combat en chantant leur hymne insurrectionnel, mélodie amère qui disait leurs misères, leurs malheurs et leur sombre révolte.

C'est Du Cantel qui avait été le Tyrtée inspiré de cette époque : il était le chef par l'idée et par le bras, tenant avec autant de force, de passion et d'héroïsme, la lyre et l'épée !

En même temps que la mousqueterie et les arquebuses retentissaient dans la rue de la Prison, que les boulets et la miraille battaient en brèche l'hôtel de la recette générale, la voix du canon était couverte par le chant des Nu-Pieds que des milliers de poitrines faisaient gronder comme un tonnerre.

Letellier de Tourneville, assiégé par une foule furieuse ramené enfin brusquement au sentiment de la réalité par les bruits formidables de cette attaque, sentait autour de lui tout s'ébranler, tout s'écrouler. Voyant ses serviteurs, affolés, ses soldats fanchés par le fer des assaillants ; entendant les cris de rage ou de désespoir de ses serviteurs, il eut un éclair de raison, et le sentiment du péril qu'il courait l'étreignit tout à coup. Ils s'éveilla comme d'un rêve étrange, semblable au voyageur endormi qui, tout à coup, se sent rouler dans une abîme au bord duquel il s'était couché.

Une sorte de stupeur l'avait saisi.

Il n'était pas préparé à ce désastre ; son âme désespérée était saisie de vertige. Il avait conscience du danger mais n'avait aucune présence d'esprit pour réfléchir à un moyen de salut.

C'est avec un éffarement stupide, une épouvante indicible qu'il entendait, livide, claquant des dents, ce chant des Nu-Pieds, auquel se mêlait par intervalles le fracas de l'artillerie :

Mon cher pays, tu n'en peux plus
Que t'a servi d'être fidèle ?
Pour tant de services rendus.
On te veut baïllet la gabelle.
Est-ce le loyer attendu
Pour avoir si bien défendu
La couronne des rois de France,
Et pour avoir, par tant de fois,
Remis leur lys en assurance,
Malgré l'espagnol et l'Anglois ?

Ce chant, malgré sa forme un peu naïve, ne manquait pas de hardiesse, et les circonstances lui donnaient une

grande puissance.

Reprends ta générosité.
Fais voir à la postérité
Qu'ils est encore des ducs Guillaume ;
Fais voir que ton bras est plus fort.
Qu'ils n'était arrivant du Nord,
Et qu'il n'a que trop de puissance
Pour combattre tous ces tyrans,
Qui crieront, voyant ta vaillance :
Seigneur, sauve-nous des Normands !

Jean Nu-Pieds est votre suppôt
Il vengera votre querelle ;
Vous affranchissant des impôts,
Il fera lever la gabelle.
Il vous ôtera tous ces gens,
Qui s'enrichissent aux dépens
De vos biens et de la patrie :
C'est lui que Dieu a envoyé
Pour remettre en la Normandie
Une parfaite liberté.

Jean Nu-Pieds, c'était Du Cantel qui avait son nom de guerre, comme Des Mondrins, comme Les Sablons, comme le colonel Des Plombs.

Nous ne donnons que trois strophes de ce chant qui en contient neuf, toutes d'un grand souffle et d'une large envergure.

C'est Du Cantel qui menait l'attaque. Bien qu'exécutée avec furie, elle venait se heurter et expirer en quelque sorte contre les solides murailles de l'hôtel. Si la panique avait été moins grande parmi les agents de Letellier, si la défense avait été mieux organisée, mieux soutenue, les assaillants auraient pu être longtemps tenus en échec.

La rue trop étroite empêchait les Nu-Pieds d'opérer par masses ; les deux pièces d'artillerie qu'ils manœuvraient battaient obliquement les murailles ; les boulets traçaient sur les pierres en bossage de longues écorchures, mais ricochaient et allaient frapper les maisons de face.

Des Mondrins fit apporter des grils pour faire rongir les projectiles. Il fit hausser le tir et lança de la mitraille et des boulets chauffés à blanc dans les combles de l'hôtel, pour y allumer l'incendie. Mais plusieurs décharges passèrent par-dessus la maison attaquée, et allèrent, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, s'abattre au milieu des arbres du parc.

C'est à ce moment, on le sait, que l'abbé Saint-Côme, Gertrude et Philippette allaient procéder à l'horrible cérémonie de la masse noire.

L'abbé Saint-Côme s'était élançé à travers les allées du vaste jardin, bondissant par-dessus les abattis d'arbres qu'avait pratiqués l'artillerie de Des Mondrins.

Il arriva sans encombre à la porte intérieure de l'hôtel.

Là il fut témoin du spectacle le plus lamentable.

La recette générale était habitée par un nombreux personnel de commis, d'employés, de domestiques. Tout ce monde courait éperdu à travers les salles et les escaliers, criant, cherchant partout contre les balles un refuge, un abri qu'ils ne pouvaient trouver nulle part. Le parc avait d'abord été envahi par cette foule ahurie,

hurlante, puis abandonné avec des cris de détresse.

L'abbé Saint-Côme se hurlait à chaque instant dans les longs couloirs de l'hôtel, à chaque fuyard affolé. Mais il connaissait parfaitement les étres de la maison et il put en quelques minutes atteindre les appartements personnels de Letellier de Tourneville.

On sait dans quel état se trouvait le receveur général des gabelles. L'abbé Saint-Côme vit avec une extrême satisfaction que son maître avait entièrement perdu la tête.

Il le trouva seul, abandonné de tous, blotti dans un coin d'une pièce retirée, où ne lui arrivaient plus que comme un sourd murmure les formidables bruits du dehors.

Le malheureux était enfoui sous les plis d'un vaste rideau, les deux mains appliquées sur ses oreilles.

Comme la buse qui croit échapper au chasseur en cessant de le voir et enfonçant sa tête dans l'eau ou la vase d'un étang, Letellier pensait fuir le danger, en se réfugiant dans l'ombre et le silence.

L'abbé ne put s'empêcher d'avoir un sourire de mépris pour ce rapide couardise.

—Alerte ! monseigneur, dit-il après l'avoir un instant contemlé ainsi écroulé dans son coin ; je viens vous sauver.

Letellier le regarda, la bouche béante, d'un air hébété.

—Revenez à vous, monseigneur, poursuivi l'abbé ; je vous affirme que je vous apporte le salut.

L'anéantissement moral du fermier des gabelles était tel que cette nouvelle assurance ne le fit pas remuer.

—Allons ! des grands moyens ! se dit le prêtre.

Et, se penchant vers lui, il lui écarta une des mains énergiquement appliquées sur ses oreilles.

—Non seulement je vous apporte la certitude de fuir, continua-t-il ; mais celle de voir et de posséder Zélida.

—Zélida ! exclama Letellier qui tresseillit.

—Oui, Zélida que j'ai arrachée aux fureurs de la multitude et qui vous attend, là-bas, dans une petite maison que je possède non loin d'ici, et où j'ai conduit votre belle humanisée.

Et tout en parlant ainsi, il relevait le fermier des gabelles qui se laissait faire.

—Vite ! fuyons ! reprit l'abbé. Il y a au fond du parc, sous le pavillon que j'habite, un passage souterrain qui vous mènera hors des atteintes des bandits qui vous assiègent.

—Et, Zélida m'attend ? demanda Letellier qui revenait à la vie.

—Elle doit même s'impatienter.

—Courons alors ! fit le receveur général.

A propos, dit Saint-Côme qui ne perdait pas la tête, et votre fortune, vos trésors ?

—Que m'importe.

—Voulez-vous laisser Zélida dans la misère ? Car son hôtel a été pillé ; et vous, allez-vous rester sans argent et abandonner tout votre or aux révoltés ?

—Vous avez raison.

—Vite à votre caisse, chargeons-nous d'or le plus possible..... Avez-vous des pierres précieuses ? des billets de caisse ?..... c'est plus léger.

—Venez, venez... nous emporterons tout ce que nous pourrons.

Et il conduisit l'abbé dans son cabinet.

Un immense coffre de fer, aux solides serrures, en occupait un des côtés.

Il l'ouvrit précipitamment, et l'abbé Saint-Côme poussa un cri de surprise et d'admiration à la vue de toutes les richesses qui s'y trouvaient entassées.

Mais il ne s'amusa pas longtemps à la contemplation des monceaux d'or qui scintillaient là au reflet du jour.

Il bonda ses poches de pistoles, de pièces d'or de tous pays et de toute provenance, car les monnaies de toutes les nations s'y trouvaient représentées; il excita Letellier à l'imiter; il lui mit même sur les bras deux gros sacs pleins de pièces rutilantes.

Avant de se retirer, il jeta un dernier coup d'œil de regret à ce vaste réceptacle renfermant encore des trésors.

Une large casseté frappa ses regards.

—Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-il à Letellier.

—Des pierres précieuses, il y en a pour plusieurs millions.

—C'est moins lourd que l'or! exclama joyeusement l'abbé en s'en emparant. Nous voilà nantis, continua-t-il; filous.

Et il entraîna son maître à travers des passages dérobés qu'il connaissait.

Ils arrivèrent dans les jardins.

—Monseigneur, dit rapidement l'abbé, vite, au galop! Suivez-moi.

Et il se mit à courir vers son pavillon, autant que le lui permettait la lourde charge qui pesait sur lui.

En entrant dans le pavillon, l'abbé y trouva Gertrude et Philippette qui l'attendaient avec la plus grande anxiété.

—Vous avez été bien longtemps! grommela la vieille entremetteuse qui, soupçonneuse de sa nature, s'était crue abandonnée de son complice.

—Il m'a fallu du temps pour retrouver monseigneur, au milieu du désarroi qui règne dans l'hôtel, pour le décider à me suivre et pour emporter une poire pour la soif.

Et il frappa d'une façon significative sur le coffret qu'il avait sous son bras.

—Vous paraissez en effet bien chargés! fit Gertrude dont les yeux s'allumèrent.

—Nous avons pris le plus précieux: de l'or, des diamants, des billets de caisse.

En ce moment on entendit un grand tumulte et un grand bruit de pas dans le parc.

—Qu'est-ce? fit l'abbé effaré.

La vieille Gertrude se précipita à la porte du pavillon.

—Ah! mon Dieu! exclama-t-elle, voilà toute la livrée et les commis qui abandonnent l'hôtel; ils accourent par ici.

—Malédiction! hurla l'abbé: il ne faut pas qu'ils nous voient; ils voudraient peut-être leur part du gâteau. Vite, au souterrain!

Et il entraîna Letellier et les deux femmes vers l'escalier qui conduisait à la crypte.

—Croyez-vous qu'ils ne nous découvriront pas ici! demanda la vieille.

—Est-ce que vous croyez que nous allons les attendre?

—Vous espérez fuir de ces lieux?

—Vous allez voir.

L'abbé prit sur la table placée près de l'autel le grand couteau qui devait servir à égorger Jeannette, et le mit sous son habit.

—On ne sait pas ce qui peut arriver, dit-il.

Puis il se baissa vers le pied de la table et pressa fortement un bouton.

On entendit une sorte de grincement; l'autel et le rétable se détachèrent de la muraille, en décrivant un demi-cercle, et découvrirent une porte secrète.

L'abbé prit un des cierges allumés sur l'autel.

—Allons! suivez-moi, dit-il.

Et il s'engagea dans un petit escalier qui en quelques marches les conduisit dans un couloir souterrain.

Lorsqu'ils furent tous les quatre descendus dans cette sorte de boyau obscur:

—Ah! fit l'abbé en s'arrêtant tout à coup, j'ai oublié de fermer la porte; tenez, prenez la lumière, Philippette, vous irez devant pour nous éclairer.

Il remonta les marches de l'escalier, et on entendit le bruit sec d'une porte qui claque sur un chambranle de fer.

—Mais que vont devenir les enfants? demanda Philippette.

—Bah! avant quelques minutes, les boulets rouges vont atteindre le pavillon et y mettre le feu.

—Mais les pauvres petits vont être brûlés vifs! fit la soubrette qui avait un reste de compassion.

—C'est le seul moyen de les faire disparaître, dit l'abbé.

—Mais l'ensorcellement de Zélida! fit observer la vieille.

—Zélida sera à nous sans qu'il soit besoin de nous embarrasser de ces mioches. Allons! allons! songeons à sauver nos vies et la caisse; c'est l'essentiel. Va droit devant toi, Philippette.

Philippette marchait en tête, tenant en main le cierge dont la flamme rougeâtre jetait des lueurs incertaines sur les murs visqueux et luisants d'humidité de l'étroit souterrain.

Letellier de Tourneville suivait la jeune fille.

Après lui venait l'abbé Saint-Côme, précédant la vieille Gertrude qui supputait tout bas la part qui lui reviendrait à chacun des richesses emportées par son maître et par le prêtre.

Elle-même avait dans une grande poche, sous ses jupons, une grosse bourse de cuir gonflée d'or.

Ils n'avaient pas fait vingt pas, que deux cris terribles retentirent presque immédiatement, suivis d'un double râle et de la chute de deux corps.

Philippette, saisie de terreur, laissa tomber le cierge qui éclairait leur marche et qui s'éteignit brusquement. Une nuit lugubre l'enveloppa, la glaçant d'horreur et d'effroi.

Tout à coup une main se posa sur elle; puis deux bras vigoureux la saisirent:

—Silence et laisse faire! lui murmura une voix fa-

rouche; pas un mot, pas un mouvement de résistance, si tu ne veux éprouver le sort de ceux qui gisent là à nos pieds.

Philippette était plus morte que vive. La terreur lui paralysait la langue et les membres.

Elle se laissa emporter sans prononcer une parole.

Quelques minutes après, elle revenait à elle, couchée sur un canapé, dans une maison inconnue.

Près d'elle se trouvait l'abbé, sombre, pâle, les vêtements couverts de sang.

Elle poussa un cri d'épouvante et se mit les deux mains devant les yeux, comme pour échapper à la vue d'un assassin.

— Silence donc, malheureuse ! fit l'abbé !

— Mais Letellier ! Gertrude !

— On va nous accuser ! Nous sommes perdus ! exclama la jeune servante en se tordant les mains.

Des cris déchirants, des hurlements de désespoir se faisaient entendre dans le pavillon où crépitaient les fiammes de l'incendie, où les poutres se tordaient, pétillaient, éclataient, sous les morsures du feu, où les murs rougis s'écroulaient au milieu de tourbillons de flammes, de cendres et de fumée.

Cet incendie n'était pas l'œuvre des assiégeants.

CHAPITRE L

Au milieu des flammes.

Rouen n'a pas échappé à la fureur de démolition et de reconstruction qui a transformé Paris et les principales villes de France.

Les vieilles rues ont disparu. De larges boulevards, des rues spacieuses se sont hardiment ouvert un chemin à travers des quartiers jadis privés d'air et de lumière. Des places, des squares ont fait de grands abattis au milieu d'un extricable réseau de ruelles infectes. L'utilité y a gagné amplement, mais le pittoresque y a beaucoup perdu.

Que de vieilles maisons curieuses ont été jetées bas ! Que de monuments historiques écroulés sous la pioche des démolisseurs ! C'est à grand'peine qu'on a sauvé quelque vieux souvenirs, quelques types de construction des âges passés.

Il y a une vingtaine d'années, une voie nouvelle fut tracée derrière l'emplacement des anciens jardins de l'hôtel Letellier de Tourneville. La petite ruelle qui longeait les murs du parc fut englobée dans le parcours de cette rue, et des fouilles furent pratiquées à l'endroit même où se trouvait le passage souterrain qui partait du pavillon occupé jadis par l'abbé Saint-Côme.

Lorsque la pioche des terrassiers s'enfonça dans cette excavation, on crut à l'existence d'un ancien égout. En creusant plus profondément on se rendit compte de l'emploi de ce long couloir. Mais ce qui surprit étrangement les travailleurs, ce fut la trouvaille lugubre qu'ils firent au fond de ce passage.

Deux squelettes gisaient là, au milieu de débris de vêtements, presque en poussière.

L'un des deux squelettes fut reconnu par les savants à l'examen desquels il fut soumis, pour avoir appartenu à une vieille femme.

L'autre, auprès duquel on avait trouvé quelques restes de velours de soie rongés par le temps et des restes de passementerie d'or et d'argent qui avaient sans doute servi d'ornements, était d'une structure beaucoup plus grande, bien plus solide, et affectait la taille d'un squelette d'homme.

On supposa que deux individus s'étaient réfugiés là, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et y étaient morts de faim, oubliés peut-être ou perdus dans ce sombre souterrain dont ils n'avaient pu sortir.

Ces dépouilles humaines, qui étaient demeurées là enfouies durant deux cent trente ans, appartenaient à des personnes moins intéressantes que les nombreuses victimes de la bigoterie cruelle de Louis XIV.

C'étaient les restes de Gertrude et de Letellier de Tourneville.

L'abbé Saint-Côme, qui voulait pour lui seul les opulents débris de la fortune du receveur général des gabelles, avait organisé son plan d'assassinat en se rendant auprès de son maître.

Letellier, couvert de bijoux de grand prix, possesseur d'une montre enrichie de diamants, véritable chef-d'œuvre d'horlogerie à cette époque, était en outre muni d'un lourd portefeuille bien garni de traites et de billets de caisse payables sur simple présentation. Enfin on sait que, sur le conseil de l'abbé, il avait bourré ses poches de tout l'or qu'il pouvait porter, sans trop embarrasser sa marche.

Tous ces trésors furent transportés avec soin dans la petite maison de l'abbé et serrés en lieu sûr.

C'est lorsque tout ce riche butin avait été soigneusement recueilli et caché, que Saint-Côme s'était occupé de Philippette évanouie.

Nous laisserons l'abbé à ses démonstrations amoureuses, pour revenir à l'hôtel de la recette générale auquel les Nu-Pieds ont donné l'assaut, et au pavillon où nous avons laissé, au milieu des flammes, Jeannette et l'Étite-Pierre abandonnés par leurs ravisseurs.

La lutte avait été longue et terrible.

Abrités derrière les épaisses murailles de l'hôtel de la recette générale, les soldats, les commis, les agents s'étaient défendus avec acharnement. Leur feu plongeant avait fait de grands ravages dans les rangs des Nu-Pieds et des bourgeois qui appuyaient leur mouvement.

Mais les coups de canon avaient fini par éventrer la principale porte, et les hommes de Du Cantel, de Des Mondrins, du colonel Des Plombs avaient pu se rueler dans cette formidable demeure qui durant trois heures ne s'était tenue en échec.

Des échelles purent être appliquées contre la muraille; bientôt toutes les fenêtres furent envahies, et les saillants trouvèrent de nouvelles issues.

A l'intérieur, le combat continua, mais il dégénéra en massacre. Ce fut une tuerie épouvantable. Les Nu-Pieds étaient exaspérés; ils n'épargnaient personne; hommes, femmes, soldats, tombaient sous leurs coups.

— La suite au prochain numéro —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

TROISIÈME PARTIE

DEUX RIVALES

— Oh ! ne vous défendez plus, c'est bien inutile, à présent. La preuve est là et il ne m'en faut point d'autres, entendez-vous ? Et votre protégée est perdue, bien perdue, cette fois !... Ah ! je vais donc pouvoir me venger !

Elle tournait et retournait le portefeuille entre ses mains fiévreuses.....

Et toujours elle riait cruellement.

— Et je suis sûre que s'il ne s'était pas écoulé tant d'années depuis le crime, on retrouverait, dans l'une des poches du portefeuille, la liste des numéros des cent billets de mille francs qu'y avait placée le notaire, — vous rappelez-vous ce détail de l'instruction ?.....

Et elle cherchait, fouillait, avec précautions, cette fois, dans la crainte d'endommager davantage ce qui en restait.

Mais elle ne trouva rien.

— Non, cette liste n'existe plus : ou bien elle est détruite, ou bien le temps s'est chargé de la faire disparaître. Peu importe, ce que j'ai découvert suffit.

Et secouant le bras de son père avec violence :

— Et c'est Albine Mirande, celle-là dont vous n'avez pas voulu me révéler le nom ; c'est Albine Mirande qui habitait cette maison ; c'est elle qui a été la maîtresse de Gaspard, c'est elle qui l'a tué. Oh ! ne niez pas, vous fis-je.

— Je crois que tu te trompes. Réfléchis bien avant de porter une pareille accusation.....

— Qu'ai-je besoin de réfléchir ? N'en ai-je pas appris maintenant plus que je ne voulais ? Et que me faut-il encore, sinon la certitude que cette maison était bien habitée par Albine Mirande ? Et qu'est-ce que cette femme serait venue faire là, si le terrible secret de sa vie ne l'y avait pas amenée ?..... Répondez-moi donc ! Donnez-moi une raison concluante ! Défendez-la donc, cette femme qui a brisé ma vie et dont le crime m'a déshonorée !

Révéron se taisait, ne trouvant rien à dire.

Et Mathilde, avec emportement :

— Et pour vous ôter toute raison de la défendre, je vais interroger le premier paysan venu et je lui demanderai à qui appartient cette maison et pourquoi elle est ainsi abandonnée, et vous entendrez, comme moi, ce qu'il répondra.

Elle ressortit sur la route..... et de chaque côté, vers le château ou vers Recey, regarda.

Un paysan arrivait, traînant une brouette et allant d'un pas lourd.....

Et les roues de la brouette, mal graissées, faisaient un cri strident, plaintif et monotone.

— J'ai dit le premier venu, fit la marquise, écoutez ce que nous racontera celui-ci.

Le paysan s'approchait.

C'était un des fils du fermier Billeret, — celui qui avait succédé au père à la ferme du Tremble, — un grand gars solide, maigre et nerveux.

La marquise vint à lui. Billeret la reconnut, lâcha sa brouette et la salua gauchement d'un :

— Bien le bonjour, madame, tout à votre respect !

— Mon brave homme, dit Mathilde, mon père et moi nous voudrions vous demander un renseignement.

— A votre service, madame, si je peux vous le donner.

— Il y a longtemps que vous demeurez à Recey ?

— De père en fils, il y a pas mal d'années. C'est moi qui suis le fermier du Tremble. Je suis né à Recey.

— Et vous connaissez tout le monde ?

Comme vous le dites, oui, madame.

— Pourriez-vous me dire à qui appartient cette maisonnette devant laquelle nous nous trouvons ?

— Que oui, je le pourrais..... bien qu'il y ait rudement d'années que personne ne l'habite..... La propriétaire est une nommée Albine Mirande.....

— Albine Mirande ! ! !

Et Mathilde triomphante, regardait son père.

— Comme j'ai dit, oui, madame, reprit Billeret, on n'a pas revu Albine au village depuis plus de vingt-cinq ans.....

— Et on ne sait pas ce qu'elle est devenue ?

— Non, on ne l'a jamais su..... Elle a quitté Recey, en disant qu'elle se rendait à Paris... Depuis elle n'a pas donné de ses nouvelles... Pour moi, voyez-vous, je crois bien qu'elle est morte et comme elle n'avait point de famille, personne ne s'est occupé de s'en assurer.

Mathilde ne quittait pas Révéron du regard.

— Et pourquoi est-elle partie de Recey ?

— Ah ! nous n'en savons rien. Elle était heureuse ; ici, elle gagnait bien sa vie... Elle trouvait de l'ouvrage chez le père Billeret, à la ferme, autant et plus qu'elle n'en pouvait faire..... et comme elle était faroude et la plus jolie fille du pays, ça n'était pas le mariage qui devait la gêner...

— Elle était mariée ?

— Non, elle était fille. Mais on l'a demandée plusieurs fois, à ma connaissance. Et pour ce qui est de moi, j'aurais bien voulu qu'elle me prît pour son homme... Le père Billeret aurait peut-être fait la grimace à cause qu'elle n'avait pas d'argent, mais on aurait passé pardessus la grimace... Enfin, elle a refusé, et voilà.....

— N'a-t-elle pas eu une aventure et n'est-ce pas cela qui l'a fait partir ?

— Quelle aventure ? dit le paysan étonné.

— Un amant... Et n'était-elle pas mère ?

— Elle ? Albine Mirande ! Jamais de la vie : Celui qui vous a dit cela s'est trompé. Elle, la Mirande, un amant ? Ah ! bien, oui, elle était bien trop fière pour cela. Elle ne regardait personne... Et elle les recevait joliment, allez ! ceux qui voulaient lui parler de trop près.

Ce dernier détail intriguait la marquise.

Il s'agissait bien d'Albine Mirande. Il ne s'agissait pas d'une autre. Albine Mirande avait habité là. Albine Mirande était la nourrice de Paul, et ce qui ne faisait plus de doute pour elle, sa mère, Albine Mirande, dans un accès de somnambulisme, s'était trahie... C'était elle

qui avait tué Lesguilly. Comment ce paysan ignorait-il qu'elle eût un enfant ?

Mathilde ne comprenait pas cela, mais elle ne s'arrêta pas longtemps à cette objection.

Elle réfléchit bien vite qu'Albine avait pu faire ses couches dans un autre village, après avoir dissimulé sa grossesse — ou bien même avait accouché à Paris...

—Merci, mon brave, c'est tout ce que je voulais savoir, dit-elle à Billeret.....

—Il n'y a pas de quoi. A votre service !

Et le fermier reprit sa brouette, et s'en alla, sur la route blanche, de son pas lourd et fortement appuyé, pendant que la brouette se remettait à crier.

Mathilde et Révéron reprirent le chemin des forges de Chalambot.

Mathilde marchait la première.

Son père la suivait, allant comme accablé de fatigue, s'arrêtant à chaque pas.

Avant d'entrer aux forges, Révéron regoignit sa fille ; n'y eut rien de plus entre eux mais ils s'étaient compris à demi-mot :

—Que vas-tu faire, maintenant que tu es en possession de ce secret et que tu es libre d'agir.

—Le sais-je ? Je réfléchirai.

—Puis-je te donner un conseil ?

—Vous le pouvez, car je prends l'engagement de le suivre.

—Épargne le fils puisque tu es prête à accabler la mère. Si tu sacrifies Albine, ne mets pas le désespoir dans le cœur de ce jeune homme.

—Je plains Paul comme je plains Adrienne, qui souffrira certainement ; mais je ne peux rien moi-même pour lui ou contre lui. C'est la justice qui sera saisie de cette affaire et c'est à la justice que je remettrai le soin de me venger.

—Songe à la tristesse d'Adrienne.

—Elle se consolera, en voyant qu'elle a été sur le point d'épouser le fils d'une femme coupable d'un pareil crime.

—Hélas ! murmura Révéron, je crois que tu connais peu ta fille et je crains bien que le malheur qui atteindra Paul ne la frappe cruellement, par contrecoup.

Mais la marquise, tout à sa haine, ne réfléchissait pas et n'entendit même point les paroles de son père.

Ils arrivaient aux forges.

Elle remonta chez elle, n'y resta que quelques minutes et en ressortit presque assistôt, en prenant des précautions pour ne pas être aperçue par le maître de forges.

Mais celui-ci ne songeait guère à l'épier.

Il était très perplexe et ne savait plus quel parti prendre pour éloigner de la pauvre Albine Mirande la catastrophe imminente qui la menaçait...

Mathilde refit le trajet Chalambot au château de Lesguilly. ce chemin qu'elle avait parcouru tant de fois, jadis, avec une joie profonde, au temps de Gaspard— lorsqu'elle allait à quelque rendez-vous, le cœur tremblant, l'âme ensoleillée d'amour..... ayant foi en Gaspard..... ayant foi en l'avenir..... ayant foi en son bonheur..... fière de sa beauté..... de sa jeunesse exubérante et forte—de sa fortune!!!

Où étaient-ils, ces jours-là?...

Elle était souveraine alors, et tout le monde était à ses pieds...

On guettait ses sourires..... on applaudissait à ses moindres paroles.....

Et tout cela en une nuit— nuit d'atroce cauchemar, nuit maudite—s'était effondré brusquement... alors que son honneur s'en allait, se délabrant morceau par morceau, à mesure que s'en allait goutte à goutte le sang de Lesguilly !.....

Oui, tout cela ; triomphes de coquetterie, orgueils, vanités, espoirs d'amour.... et projets de félicité.... tout s'était crevé sous le couteau d'Albine Mirande, ainsi que crève un léger ballon, sous la pointe d'épingle d'un enfant.

Que de projets de vengeance et que de pensées de haine elle avait roulés, en son cœur, depuis vingt-cinq ans !....

Elle seule aurait pu le dire.... car personne n'avait été la confidente de ses sombres réflexions....

Dès lors, comprendra-t-on maintenant qu'elle était la joie mauvaise de cette femme, en courant— car elle courait plutôt qu'elle ne marchait— vers le château où elle comptait trouver Albine ?....

Toutes ses imaginations les plus folles, depuis sa jeunesse, venaient de prendre corps.... au moment où l'espérance l'abandonnait !....

IV

Paul n'était pas encore revenu de son voyage aux alentours d'Avallon et Albine Mirande continuait de l'attendre dans une anxiété mortelle. Elle ne vivait plus, depuis ce départ. Une fièvre intense lui brûlait le sang.

Un domestique, celui qui était plus particulièrement au service de son fils, entre chez elle.

—Il y a en bas une dame qui insiste pour vous parler, à l'instant même, dit-il.

—Une dame ? fit Albine, frappée d'un coup au cœur, en pensant tout de suite à Mathilde ; vous a-t-elle dit son nom ?

—Elle ne me l'a pas dit, mais il paraît qu'elle est connue, car, au moment où elle montait la grande allée du jardin, le jardinier avec lequel je causais et qui est du pays, a dit comme ça : "Tiens, voilà la marquise de Terracini, la fille à M. Révéron, le maître des forges !" Il était donc inutile de lui demander son nom, puisque je venais de l'apprendre.

—Introduisez-là auprès de moi, dit Albine défaillante.

Le volet de chambre.

—Que me veut-elle ? murmura la pauvre femme, la cœur serré par un pressentiment funeste.

Quand elle entendit Mathilde dans la chambre qui précédait celle qu'elle occupait, elle se leva et fit deux pas vers la porte.

Celle-ci s'ouvrit, Mathilde entra, et ses deux femmes, les deux rivales, les deux anciennes maîtresses de Gaspard de Lesguilly, se trouvèrent en présence pour la seconde fois.

Elles se considèrent silencieusement; on eût dit qu'elles voulaient mesurer leurs forces, avant d'en venir aux mains.

Mathilde semblait essayer de deviner quelle résistance qu'elle rencontrerait chez Albine.

—C'est vous qui êtes Albine Mirande ?

—C'est moi, madame, ne me reconnaissez-vous pas ? Ce n'est pas la première fois que nous nous voyons. A Paris, je vous ai rendu visite, un jour, et je suis allée vous demander, pour Paul, la main de votre fille.

—Je me souviens, oui... comme je n'avais pas prêté grande attention à cette démarche, je vous avais à peine regardée et il m'eût été difficile, je l'avoue, de vous reconnaître, il y a seulement deux jours... tandis qu'à présent...

—A présent ?... interrogea Albine.

—Oh ! c'est fini, je n'oublierai jamais plus votre visage. Dussions-nous vivre mille ans, et vivre mille ans séparés.

Mathilde la dévorait des yeux.

Et Albine, tremblante, murmurait :

—Mon Dieu, mon Dieu, c'est maintenant qu'il faut que vous ayez pitié de moi !

Elle ajouta, essayant de paraître calme :

—Que désirez-vous de moi, madame ?

—Je voulais vous voir, causer un instant avec vous, —et elle ajouta d'un ton singulier qui fit passer un frisson dans le corps de la paysanne, —il y a longtemps, ah ! plus longtemps que vous ne le pensez, que je souhaitais d'avoir avec vous cette conversation.

—Ah ! et sans doute, c'est de Paul qu'il s'agit et d'Adrienne, votre fille qu'il aime ? et de leur mariage, auquel vous vous êtes refusée ? sans doute il s'agit de tout cela ?

—Non..... il ne s'agit de ce que vous dites.

—De quoi donc alors ?

—Il s'agit de vous et de moi....

—Et que puis-je être pour vous, madame ? moi, une pauvre femme, inconnue de tous et qui n'ai qu'un souci ? celui de rendre heureux l'enfant que j'ai toujours aimé ainsi qu'un fils ?

—Ce que vous pouvez être pour moi ? Je vais vous le dire.... Mais répondez seulement aux questions que je vais vous adresser.....

—Je suis prête.

—Vous rappelez-vous ce que vous avez fait hier ?

—Etrange question... Je suis restée au château... J'étais souffante..... je n'ai pas quitté ma chambre.... Vous en êtes bien sûre ?

—Certes. Où voulez-vous en venir ?

—Vous mentez lorsque vous prétendez n'avoir pas quitté votre chambre, —et vous mentez sans le savoir. — Vous vous êtes endormie et vous avez eu un accès de somnambulisme et je vous ai rencontrée, moi, au moment où vous erriez, dareille à un fantôme, par les corridors du château.

—Ah ! mon Dieu ! murmura Albine, foudroyée....

—Vous me demandez ce que je venais faire au château ?..... J'y venais, comme on va visiter une tombe car ce château est bien une tombe pour moi, celle de mon honneur et de mon bonheur..... je venais visiter

ce château que je n'avais pas vu depuis vingt-cinq ans, depuis la mort de Gaspard de Lesguilly, mon amant...

Albine frémissant. La voix de Mathilde trahissait la sourde colère qui grondait en son âme.

—Et vous ayant rencontrée, vagnant par les couloirs, dans votre accès de somnambulisme, je vous ai suivie.... et vous avez reconstitué devant moi, une à une, toutes les épouvantables scènes du meurtre de Gaspard de Lesguilly.

—C'est faux. Vous mentez ! dit-elle avec un grand cri. Je ne sais même pas ce que vous voulez dire !....

—Allons donc ! Vous habitez la maison qui est auprès du bois..... Tout le monde à Recey vous reconnaîtrait si je disais votre nom.... Ne niez pas, c'est bien inutile, vous êtes perdue.....

—Encore une fois, je ne vous comprends pas !.....

—Je vais préciser. Dans votre accès de somnambulisme, vous êtes sortie du château.... après avoir fait le geste d'assassiner Gaspard de Lesguilly, dans la chambre même où le meurtre s'est commis — je la connais, cette chambre — vous avez gagné la campagne, la route qui conduit à votre maison... Vous êtes arrivée à celle-ci... vous êtes entrée.... vous avez, dans votre jardin, creusé un trou en faisant mine d'y jeter un objet et vous êtes repartie.... Et vous êtes revenue, toujours endormie, au château..... Et vous vous êtes assise sur cette chaise, auprès de cette fenêtre..... L'accès de somnambulisme était passé, mais le sommeil durait toujours..... Et c'est là, sur cette chaise, que vous avez dû vous réveiller.....

Albine eut un rire de folle.....

—Quelle histoire me raconte-t-on là ? disait-elle.

—Non, ne niez pas, je vous le répète..... J'ai interrogé un paysan..... Il s'est bien rappelé votre nom..... et il s'est bien rappelé aussi, que vous demeuriez là... Quant au crime, vous vous trompez, si vous croyez que je n'en ai pas cherché la preuve...

Elle mit sous les yeux d'Albine épouvantée le portefeuille qu'elle avait ramassé dans le jardin.

Albine le regarda, tout d'abord sans comprendre

Puis elle se souvint, et recula avec un cri d'horreur.

—Vous le reconnaissez ? disait Mathilde implacable. C'est là que se trouvaient les cent mille francs que vous avez volés à Gaspard..... Car vous n'êtes pas un assassin seulement, vous êtes encore une voleuse !

Albine était tombée anéantie sur une chaise.

—Oui, dit-elle, je vois que vous n'ignorez plus qu'il est inutile de nier plus longtemps.

—Enfin, elle avoue donc !

—Oui, j'avoue.

—C'est vous qui avez tué Gaspard de Lesguilly ?

—C'est moi. Mais non pour le voler, car j'ai brûlé les billets de banque.

—Vous étiez sa maîtresse ?

—Comme vous !

—Et vous étiez mère ?

—Comme vous, encore.

—Et vous auriez voulu qu'il vous épousât, parce que vous craigniez le déshonneur lorsque votre grossesse serait connue ?

—Comme vous, toujours.

—Ah ! misérable ! misérable ! c'est donc toi.....

Viens, viens plus près de moi..... j'ai besoin de te voir, de jouir de ta honte et de son épouvante.....

Et elle serrait dans ses mains le bras d'Albine.

Mais celle-ci, pâle et résolu, la repoussa.

Et tout à coup, avec une étrange résolution :

— Ce plaisir vous sera refusé, madame, vous ne me verrez plus trembler devant vous !

— Tu veux me braver ?

— Je ne vous crains pas..... De quel droit venez-vous maintenant vous jeter dans ma vie ?

— De quel droit ! Elle le demande !...

— Nous achevons aujourd'hui un lugubre drame commencé par nous il y a vingt-cinq ans. Voulez-vous, s'il vous plaît, vous reporter à vingt-cinq ans en arrière et considérer quelle était notre situation à toutes deux ?

— Elle parlait avec fermeté, les yeux fixés droit sur Mathilde, sans plus de faiblesse.

— Certes, bien qu'elle ne fût pas aussi grande dame que la marquise, elle avait la même noblesse, la même dignité, en ce moment-là.....

Elle reprit :

— Nous étions toutes deux maîtresses de Gaspard. Toutes deux nous l'aimions. Pourquoi votre amour eut-il mieux valu que le mien ? Et qui pourrait vous autoriser à croire que je ne l'aimais pas autant que vous ?

— Vous excitez ma curiosité, dit la marquise avec ironie, en haussant les épaules :

— Vous étiez mère, j'étais mère aussi.... quelle est celle de nous deux qui était la plus digne de pitié. Était-ce vous, parce que vous étiez riche et enviée et belle ?... mais n'était-ce pas moi, parce que j'étais pauvre, inconnue, abandonnée ?... Et j'étais aussi belle que vous, certes. Et de ces deux enfants qui allaient paître, lequel aussi, était le plus intéressant ? Était-ce le vôtre, qui devait trouver à son arrivée dans la vie, le bien-être les soins de toutes sortes, la fortune ?... Était-ce le mien qui devait vivre comme j'avais vécu, dans la gêne et dans le travail ?... Telle était notre situation, il y a vingt-cinq ans. Voulez-vous me dire, maintenant, de quel droit vous venez vous jeter au travers de mon chemin ?

— Vous avez tué celui que j'aimais.

— Je l'aimais comme vous, autant que vous !

— Sa mort m'a déshonorée !

— Sa mort me déshonorait-elle pas moi aussi ? Ah ! vous ne pouvez pas vous douter, vraiment, de ce que j'ai souffert... C'a été un supplice atroce que de cacher ma grossesse. Et qu'elle vie à Paris, dans les premières années ! Vous, qui vous comparez à moi, que faisiez-vous pendant ce temps ? Vous alliez voyager en Italie ! Et la vie ne s'est pas montrée plus dure pour vous parce que vous aviez commis une faute. Vous avez trouvé un homme qui a bien voulu tout oublier et vous donner son nom !

— J'ai souffert autant que vous, plus que vous, car j'ai perdu l'enfant de Gaspard. Vous, au contraire, vous avez vu grandir votre enfant auprès de vous.

Albine fit un brusque mouvement et très bas :

— Vous vous trompez, madame, je n'ai pas d'enfant, dit-elle.

— Vous mentez ! Paul est votre fils. Croyez-vous donc que je n'ai pas deviné ?

— Je ne mens pas. L'enfant de Gaspard est mort, comme le vôtre, madame... Paul n'est pas mon fils ! Paul est un abandonné, qui m'a été confié quelque temps après mes couches, alors que je pouvais nourrir. C'est un inconnu pour moi.....

— Vous seriez prête à le jurer ?

Elle hésita, mais presque aussitôt :

— Je suis prête, dit-elle.

— Sur la vie même de votre enfant ?

— Sur sa vie s'il le faut, dit-elle horriblement pâle. Si Paul était mon fils, une preuve de sa naissance existerait quelque part. Cherchez... à Recey, à Paris, sur les registres de l'état civil de toute la France, dans toutes les paroisses, dans toutes les insinuations, vous ne trouverez rien qui vous prouvera que Paul est mon enfant.

— Oh ! dit Mathilde, je n'irai pas chercher aussi loin. J'ai ici près un moyen d'apprendre ce que je veux savoir.

— Et ce moyen ?

— Paul ne connaît que votre nom d'Albine Mirande, mais il ignore qui vous êtes et quelles furent vos relations avec Gaspard de Lesquilly. Il cherche partout l'assassin du marquis sans penser que l'assassin est là, près de lui... Puisque Paul n'est pas votre fils, puisque vous n'êtes pour lui qu'une étrangère, peu importe qu'il connaisse la vérité, et qu'il sache la crime horrible que vous avez commis.....

— Que prétendez-vous donc faire ?

— Une chose bien simple. Paul est absent ?

— Depuis plusieurs jours.....

— Et quand reviendra-t-il ?

— Je l'attend d'heure en heure.

— Eh bien, quand il sera de retour, je lui dirai tout ce qui vous concerne.

Albine se précipita sur Mathilde, les mains tendues, comme si elle avait voulu étrangler, avec un bond de tigre.....

— Ah ! malheureuse vous ne ferez pas cela, ou je suis capable de vous tuer, vous aussi.

— Vous le voyez bien, Paul est votre fils !

— Non, mais je l'aime comme s'il était à moi. S'il était mon fils, je ne l'aimerais pas davantage.

— Je vous dis, moi, qu'il est à vous. Ah ! une mère ne se trompe pas. Et j'ai bien vu, à votre colère, que j'avais rappé juste. Vous vous êtes trahie !

— Encore une fois, non, je le répète. Paul n'est pas mon fils !

— Quand il sera de retour, je le saurai bien, malgré vous.

— Ainsi, vous êtes réigle à tout lui dire ?

— Ah ! certes, et vos menaces ne me font pas peur, rien que je sache, par l'exemple de Gaspard, que vous les exécutez quelquefois.....

— Si je vous en priais pourtant, au lieu de menacer ?

— Vos prières n'auraient pas plus d'effet pour moi....

— Vous êtes impitoyable ?

— Qui ! Je vous tiens... Vous êtes en mon pouvoir....

Je me venge.... Echappez-vous, si vous le pouvez !....

— Mais votre vengeance est horrible... elle ne tombe

pas seulement sur moi, elle tombe sur Paul.....

Peu vous importe, puisqu'il n'est qu'un étranger.

—Un étranger!

—C'est vous qui l'avez dit.

—S'il était mon fils, seriez-vous plus accessible à la pitié?

Mathilde ne répondit pas.

Et Albine, effarée, tombant à genoux, joignant humainement :

—Ah! vous me forcez à tout vous dire... que Dieu ne vous punisse jamais dans votre Adrienne, du mal que vous me faites!

Et affaisée sur les genoux, presque roulée sur le tapis, sanglotant sans pleurer :

—Oui Paul est mon fils, Paul est le fils de Gaspard de Lesguilly! Etes-vous satisfaite d'avoir ainsi deviné le secret de toute ma vie?

Un sourire cruel illuminait le visage de Mathilde... la pitié n'entraît pas en son âme.....

—Oui, Paul est mon fils. C'est à cause de lui que j'ai tué Gaspard. Si vous saviez, si je vous racontais ce qu'il m'a fallu de soins, ce que cela m'a donné d'angoisses cruelles pour dérober sa naissance à tout le monde, vous ne songeriez plus à vous venger, et si je vous disais ce que j'ai souffert pour lui avoir caché que j'étais sa mère, vous ne penseriez plus qu'à me plaindre. Ah! malgré vous, madame, vous devez me comprendre, parce que nous avons cela de commun, malgré votre haine, que nous sommes mères toutes les deux et que vous aimez votre fille, je le sais, autant que j'aime mon fils.....

Oui, Paul est mon fils; je ne le nie plus. Mais je vous en supplie, madame, ne le dites; vengez-vous sur moi comme vous voudrez..... je suis prête à tout... exigez de moi ce qu'il vous plaira, que je meure, que je disparaisse mais ne lui révélez rien de ce qui me concerne, de ce qui concerne son père... Son père!... Ne lui dites pas que je l'ai tué, car, si indigne que fut Gaspard, son fils aurait peut-être horreur de moi!... Et je ne supporterais pas cela, non, je ne le supporterais pas.

Sa voix baissait de plus en plus.

Elle sentait que ses idées s'en allaient et c'est alors qu'elle comprit qu'une trop grande émotion pouvait la rendre folle.

Et Mathilde :

—Si je vous avais implorée jadis, si, ayant connu notre projet de meurtre, je vous avais suppliée de ne le point mettre à exécution; est-ce que vous m'auriez écoutée?

—Peut-être.... je ne sais pas moi, je ne peux rien dire...

—Soyez donc franche?

—Eh bien, je serai franche jusqu'au bout, puisque vous semblez m'en défier..... Je ne crois pas que j'aurais eu pitié de vous, alors, pas plus qu'aujourd'hui vous n'avez compassion de moi!... Mais il ne s'agit pas de mon fils, que vous connaissez, que vous aviez agréé pour votre gendre... Il s'agit aussi de votre fille, ne l'oubliez pas... ces deux enfants s'aiment... Le malheur de l'un fera le malheur de l'autre.....

—Auriez-vous laissé votre fils épouser ma fille, en

supposant que votre secret n'eût pas été connu de moi?

—Je ne sais. Je l'aime tant! Ne suis-je pas résignée, et pour le rendre heureux, n'aurais-je pas marché sur mon cœur? N'aurais-je pas oublié ma haine, mes répugnances, pour ne me souvenir plus que de son bonheur?

Et elle se traîna aux genoux de la marquise, qui reculait, s'emparait de ses mains, les gardait de force, les couvrait de baisers.

Elle continuait de sangloter, mais elle pleurait aussi maintenant, et ses larmes une à une tombaient sur les mains de Mathilde, qu'elle tenait appuyées contre ses lèvres.....

La marquise gardait le silence.

Ses sourcils étaient froncés, et son regard, toujours étai dur.....

On voyait que son cœur était de roc.

Qu'est-ce donc qui pouvait l'émouvoir?

Elle dégagè brusquement ses mains, adressa à la pauvre femme un dernier regard chargé de haine.

—Vous n'avez rien à attendre de moi, dit-elle.

Et soudain elle partit, laissant Albine demi-morte.....

Albine était encore, de longues heures après, accroupie à la même place, quand elle entendit, dans le couloir qui précédait l'appartement, des pas bien connus.

Elle se redressa, comme honteuse d'être ainsi découverte agenouillée.

Ces pas étaient ceux de Paul.

Il arrivait à l'instant.... n'avait même pas pris le temps d'entrer chez lui, et venait droit chez Albine....

Il semblait bouleversé.

—Je suis content de te trouver, ma bonne, dit-il.

—Tu ne m'enrasses pas?...

—Tout à l'heure; cela dépend un peu de ce que tu vas me répondre.

—Quoi donc et que me veux-tu encore?

—Ne t'impatiente pas. Tu sais quel était le but de mon voyage à Avallon?

—Tu désirais acquérir par toi-même la certitude que tout espoir de retrouver tes parents n'existait plus... Et cette espérance?...

—Pourquoi m'as-tu menti.... toute la vie?... dit-il sans retenir un geste de violence...

—Je t'ai menti? dit-elle, prenant un air étonné.

—Assez de cette comédie et ne dissimule pas plus longtemps. Ecoute quels ont été les résultats de mon voyage. A Avallon, partout où tu m'as envoyé, partout où tu m'avais adressé—au hasard, sans doute,—personne ne te connaît, personne n'a souvenir de toi.

—Depuis vingt-cinq ans que je suis partie, mon pauvre ami, qu'y a-t-il donc de surprenant?

—Tu as réponse à tout, je le sais, mais tu ne me tromperas pas facilement; je t'en réponds. A tout prix je veux savoir ce que tu me caches, c'est-à-dire, le nom de mon père, celui de ma mère, car tu les connais, j'en suis certain. Tu m'as trompé jusques aujourd'hui, sans sans doute de connivence avec ma mère qui ne veut pas être nommée... Cela suffit, et le mensonge a trop longtemps duré. Parle!

L'ABBAYE DE CARROW

(Voir à partir du n° 12)

—C'est vrai, riposta Martin en se levant, et quittant la chambre pour les écuries, son refuge constant toutes les fois qu'il était vexé contre lui-même ou contre autrui ; c'est vrai, je suis triste et vilain grognon, comme vous dites ; mais le diable n'est pas si noir qu'on le fait, et malgré tout cela je n'ai pas mauvais cœur."

A partir de ce moment, Henry Ashton n'eut pas de plus chaud ami que Dick Martin.

Il était près de dix heures quand le sauveur de miss de Vere s'éloigna de l'abbaye. Pour la première fois de sa vie, il sentait qu'il y avait place en son cœur pour d'autres affections que celles si calmes qui jusqu'alors avaient satisfait ses aspirations. En traversant rapidement l'avenue qui menait à la loge, il croyait entendre retentir encore à ses oreilles la voix d'Ellen ; son sourire le poursuivait ; son image, chacun de ses regards, chacune de ses paroles étaient gravés dans sa mémoire.

"Quel manant j'ai dû lui sembler ! se disait-il, quel grossier manant ! Cependant elle m'a parlé avec bonté. C'était par gratitude ! Je suis insencé de penser à elle, et pourtant si la fortune m'avait fait son égal, je voudrais... Bah ! ajouta-t-il en hâtant le pas, comme pour échapper aux suggestions de son imagination, à quoi sert de vouloir quand le sort vous refuse les moyens ?"

IV

Presque immédiatement après le départ de Henry Ashton, miss de Vere avait embrassé son oncle, et s'était retirée, suivie de son ayah et de mistress Jarmy. L'œil étincelant et les lèvres comprimées de Zara lui annonçaient que quelque chose lui avait déplu ; mais elle s'abstint de toute question en ce moment, ne voulant pas que la digne gouvernante fut témoin de la pétulance et de la mauvaise humeur de sa fidèle nourrice.

La chambre d'Ellen se trouvait dans l'aile orientale de l'abbaye. Au fond d'une vaste alcôve, vis-à-vis de la fenêtre en bois, était un lit à baldaquin, avec rideaux et housse de velours pourpre ; celle-ci brodée aux armoires des Mowbray. Les fauteuils aux dossiers élevés et les sofas étaient recouverts de la même étoffe précieuse, mais fanée. Sur la toilette s'étendait un voile de la plus riche guipure. Le miroir qui en occupait le milieu avait un cadre de vieux sexe, et accompagné de vases et de candélabres assortis.

Dès qu'elles furent arrivées dans cet appartement l'ayah se jeta nonchalamment sur une pile de coussins empruntés aux sofas et disposés à l'orientale. Comme la plupart des gens de son pays, elle avait une vive antipathie pour les chaises.

Ce groupe eût vraiment offert un gracieux sujet à un artiste. Rien n'était plus pittoresque que le costume de Zara, consistant en une ample robe faite d'un châle de Delhi aux couleurs éclatantes ; ses longs bras basanés étaient ornés de brocelets d'or massif et d'enfilades de grosses perles ; un étroit corsage de cachemire dessinait

sa taille élégante et montait jusqu'au cou : il était brodé sur toutes les coutures de fils d'or et de soie de couleurs variées. La plus habile modiste eût été embarrassée de décrire sa coiffure. C'était un immense carré de mousseline, moucheté d'ailes de scarabées, partant du front, de manière à laisser voir les contours du crâne, et attaché au-dessus de la nuque par un ornement de filigrane en forme d'anneau. La plus grande partie de la mousseline, qui passait par cet anneau, rejetait comme un ample voile sur son cou et ses épaules. Ellen était assise en un des fauteuils massifs placés de chaque côté de la toilette. La vieille gouvernante venait d'enlever le ruban qui retenait la chevelure inondait les blanches épaules d'Ellen. La figure de l'orpheline était pâle et pensive ; pourtant, de moment à autre, tandis que mistress Jarmy arrangeait ses cheveux pour la nuit, Ellen souriait à son ayah qui ne cessait de se balancer doucement de droite à gauche, chantant des paroles indoustanies sur un air lent et monotone.

"Quelle magnifique chevelure vous avez, miss Ellen ! dit la gouvernante ; tout à fait les mêmes tresses soyeuses et lustrées que lady Marguerite, votre bisaïeule, dont voilà le portrait."

La jeune fille leva les yeux sur l'image de cette dame, qui était suspendue à la muraille, et fut frappée de la ressemblance. Les regards de Zara prirent la même direction.

"Elle n'a pas l'air d'avoir été heureuse, dit l'indienne.

—Pas heureuse ! s'écria mistress Jarmy : elle avait les plus beaux diamants du comté, et je suis sûre qu'elle était l'idole de son mari !

—Je croirais qu'elle mourut jeune, reprit l'ayah.

—Pourquoi cela ? demanda la gouvernante avec un étonnement visible.

—Je le lis dans ses yeux, répondit l'indienne ; le peintre n'était pas un artiste médiocre ; les yeux ont cette expression qui dénote un sort fatal et malheureux.

—Elle mourût jeune," dit la gouvernante avec un soupir.

L'ayah sourit.

"Elle était poitrinaire, ajouta mistress Jarmy.

—Elle avait le cœur brisé, répliqua Zara. Donnez à son mal tel nom que vous voudrez, je suis sûre qu'elle mourut le cœur brisé. Comme une gazelle prisonnière, elle a dû languir et périr dans ces sombres murailles où tout parle des morts, du passé, et rien du présent ni de l'avenir."

Jarmy garda le silence. Elle fixa les yeux sur elle d'un air investigateur, comme pour lui demander si ses soupçons de sa nourrice étaient justes ; mais la vieille servante des Mowbray était trop fidèlement attachée à l'honneur de la famille pour raconter devant une étrangère les peines ou les infortunes d'un de ses membres. Le tour qu'avait prit la conversation lui déplaisait évidemment ; et dès que la toilette de nuit de la jeune demoiselle fut finie, elle sortit de la chambre.

A son départ, l'ayah fit entendre un rire bas et sifflant.

Zara, dit sa maîtresse, vous semblez avoir une étrange connaissance de l'histoire de ma famille ? Mais

j'en devine la source ; je sais bien que ma chère mère n'avait pas de secrets pour vous."

L'ayah hocha la tête pour donner à entendre que ce n'était pas sa défunte maîtresse qu'elle tenait cette connaissance.

"De qui donc, alors ? demanda l'orpheline surprise.

—C'est le don de ma race, répliqua cette femme. évitant une réponse directe à la question, de deviner le sort de ceux dont nous voyons les traits.

—Et le mien ?

—Sera brillant et radieux comme le pays qui vous a donné le jour, à moins que vous ne le gâtiez en restant dans cette sombre contrée, où les cœurs sont froids et la vie sans amour. Dans l'Inde, ajouta la nourrice dont les yeux noirs s'allumèrent au souvenir de sa patrie, vous pourriez régner dans votre beauté comme une idole dans son temple, ici vous ne pouvez exister que comme un oiseau captif dans une tombe.

—Zara, je ne dois pas écouter de pareils discours !

—Mais il faut que je parle, au risque de vous irriter contre votre fidèle ayah. Dans l'Inde vous étiez la clarté de votre demeure, ici vous êtes une fleur qui se flétrit dans un désert. De jeunes cœurs se chauffaient aux rayons de votre beauté, rendaient hommage à chacun de vos regards. ne vivaient que par vos sourires ; ici vous n'avez personne qui vous aime, si ce n'est la pauvre Zara.

—Vous oubliez mon oncle, dit l'orpheline.

—Les morts n'aiment pas ! s'écria l'indienne avec impatience.

—Les morts !

—Oui, les morts. Quand le cœur est de cendre, l'âme sans passions, que somme-nous, sinon des cadavres vivants échappé à la tombe.

—Que vous connaissez peu mon noble parent. Comme cette fleur qui ne donne son parfum que lorsqu'elle est écrasée, la souffrance n'a fait que révéler ses nombreuses vertus, sa charité sans bornes, sa sympathie pour le beau et le vrai, tout ce qu'il y a de bon dans sa nature. Il a pour moi l'amour d'un père.

—Mais pas celui de Miran-Hafaz ?

—Miran-Hafaz m'aime comme un frère, dit Ellen en raugissant.

—Les yeux d'un frère ne suivent point les pas d'une sœur comme j'ai vu les yeux de Miran suivre vos pas ; la voix d'un frère ne tremble pas en murmurant à l'oreille de sa sœur.

—Vous êtes folle Zara ; et si je ne vous gronde pas, c'est que Miran et moi nous ne nous reverrons plus jamais.

—Vous ne vous reverrez plus ! Mais vous seriez perdue dans un désert qu'il vous retrouverait. Son amour n'est pas comme l'amour calme et froid de l'Européen. Que penseriez-vous si je vous disais qu'il a traversé le désert des eaux dans l'espoir de vous obtenir pour femme, de vous ramener dans le pays du soleil.

—J'en aurais du regret, répliqua l'orpheline avec fermeté.

—Du regret ?

—Et qui plus est, je parlerais sur-le-champ à mon

oncle, mon protecteur naturel afin que son autorité pût mettre un terme à une poursuite aussi désespérée pour Miran qu'elle est désagréable pour moi. Je n'aimerais jamais Miran que d'un amour de sœur !

—Depuis quand avez-vous fait cette découverte ?" demanda l'ayah en attachant sur Ellen un regard scrutateur, qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur.

Miss de Vere garda le silence.

"Je vais vous le dire, reprit sa nourrice. C'est depuis que ce paria à la pâle figure a arrêté votre cheval ce matin ; depuis qu'un service de valet a eu pour récompense des sourires aussi précieux que les pierreries de la couronne du Nizam ! J'épiais ses regards quand il vous a dit adieu dans le vestibule, car j'étais curieuse de voir le sauveur de mon enfant. Il vous aime !"

Cette fois, une vive rougeur couvrit le visage et le cou de l'orpheline. C'est une chose dangereuse de dire à une jeune fille qu'elle est aimée..... cela fait rêver son cœur.

"Il y a plus, ajouta tristement l'ayah, vous l'aimez !"

Le rire musical de la jeune fille dissipa, pour le moment, les soupçons de la sagace Indienne. Elle savait qu'Ellen était au-dessus de toute dissimulation ; mais malgré sa connaissance du monde, elle oublia que la jeunesse s'abuse elle-même. Les cœurs, comme les oiseaux, sont souvent pris au piège avant qu'ils se doutent du danger.

"Bonsoir, Zara, dit Ellen en lui tendant la main que l'ayah porta à ses lèvres. Je vois que vous vous moquez de moi. Moi aimer Harry..... M. Ashton, veux-je dire. Quelle absurdité ! Bon soir."

Tout absurde que cette idée lui parût, Ellen ne put la chasser de son esprit. Elle resta éveillée longtemps après le départ de sa fidèle nourrice. De pareilles absurdités font souvent une impression durable sur le cœur.

Miran-Hafaz était fils d'une Bégum, ou princesse indienne, qui avait oublié les préjugés de sa caste au point de donner sa main et son immense fortune à un officier anglais, lequel l'avait laissée veuve peu après la naissance de ce fils. L'enfant tenait de sa mère un caractère fier et généreux, une énergie inquiète, des impulsions passionnées, un amour jaloux et exclusif, les défauts et les qualités des Indiens. De figure il ressemblait à ses deux parents. Ses mains et ses pieds, aux formes délicates, sa petite taille et son teint olivâtre, étaient l'héritage de sa mère ; les traits de son visage étaient tout à fait ceux de son père. Depuis l'enfance il avait coutume de visiter le général de Vere, chez qui il connut et aima Ellen toute petite. Peut-être se doutait-il à peine de la nature de ses sentiments pour elle lorsque la mort soudaine de ses parents, et son départ précipité pour l'Europe les lui firent mieux apprécier.

Il fut inconsolable de sa perte ; puis une idée le frappa, et, avec l'impétuosité de sa nature, il résolut de la mettre aussi-tôt à exécution. C'était de la suivre en Angleterre.

—La suite au prochain numéro—

PRISE DE VOILE

Derrière les murs du cloître, épais et hauts comme des remparts, les grands arbres du jardin dressent leurs têtes touffues. Et, dans le calme de la belle soirée d'été, les feuillages endormis sous la douce clarté de la lune frémissent à peine, quand passé par intervalles un léger soufflé qui semble l'haleine mystérieuse de la nuit.

Or, dans la solitude profonde et le silence du jardin plein d'ombres transparentes, sous le dôme constellé des ramures entrelacées, une forme blanche passe lentement. Elle va d'un mouvement égal et paisible, si souple qu'il rend insensible le rythme de la marche, et qu'elle paraît glisser sur le sable des allées pailletées de tâches lumineuses, comme un vivant et sveltes fantôme. Et, prêtant toujours sa lente rêverie, elle est arrivée au pied du grand mur qui fait au jardin une inviolable ceinture de pierre, lorsque soudain elle s'arrête avec un cri d'effroi. Un homme vient de sauter dans l'allée, et se tient maintenant devant elle les bras croisés.

— Jean ! c'est vous... Vous ici... Quelle folie !

— C'est moi, en effet. Mais que parlez-vous de folie ? Je vous aime je veux vous voir. Vous êtes ici ; je viens. Est-il rien au monde de plus simple, et de plus raisonnable ?

— Mais comment venez-vous ? En escaladant les murs, comme ferait un voleur, en commettant un sacrilège, car ce lieu est sacré Jean, vous ne l'ignorez pas !

— Je l'ignore. Si une misérable idée s'est mise entre nous et prétend nous séparer à jamais, c'est assez que je m'y heurte sans que vous me demandiez de la respecter. La respecter ? Je ne veux même pas la reconnaître. Je la nie, entendez-vous ?

— Malheureux !... Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Vous chercher.

— Pensez-vous m'emmener de force ?

— Peut-être.

— Allez-vous-en d'ici, Jean. Toute violence serait inutile. Et je ne saurais vous écouter plus longtemps sans crime. Un abîme infranchissable nous sépare. Adieu !

Elle fit trois pas pour se retirer. Il s'élança vers elle, lui saisit les deux poignets, presque brutalement, et la colla au mur, où pendait une échelle de corde.

Révoltée et tremblante, elle ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot. Elle resta immobile, le regardant fixement.

Alors lui tombant à genoux, les mains jointes :

— Pardon, Marie, s'écria-t-il. Pardon ! Je suis fou, en effet, puisque j'ai osé porter la main sur toi ! Mais aussi, tu ne sais pas les supplices que j'endure. Ecoute-moi. Il faut que tu m'écoutes. Si tu ne sors pas d'ici avec moi, nous ne nous reverrons jamais. Eh bien, laisse moi te parler comme si nous allions mourir.

— Je n'ai pas trente ans, et il y a déjà quinze années que je t'aime. Nous avons grandi côte à côte, Marie. Ton père et ta mère étant morts, les miens te prirent avec eux, et tu devins ma sœur. Je me rappelle encore le jour où l'on t'apporta, toute frêle et mignonne, comme un chérubin dans un nid de dentelles. Tu avais deux ans, moi douze, et je t'adorais tout de suite, et la première chose que je fis, ce fut de baiser tes jolies petits pieds nus. Tu grandis avec moi, jusqu'au jour où je dus quitter la maison pour apprendre le métier d'homme. Mais une fois par an, je te revoyais, sœur chérie, pendant quelques semaines trop courtes. Puis on te mit au couvent. Tu n'étais plus tout à fait une enfant alors, et je m'aperçus que je t'aimais non plus en frère, mais fiancé.

— Fiancé ? Nous le fûmes, en effet, ne t'en souviens-tu pas ? Ne te rappelles-tu pas qu'un soir, un soir d'été comme celui-ci, plein d'étoiles, tu penchas ta tête sur mon épaule et que mes lèvres s'appuyèrent sur ton front ? Oh, Marie, est-il possible qu'il existe pour nous autre chose que le souvenir de ce serment échangé ? J'ai quitté la France pendant deux ans, voulant apprendre le monde, devenir un homme pour être digne de te posséder. Je suis parti, confiant à la parole dite, ne pensant qu'à toi, ton image emplissant mes yeux... Je te retrouve ici, derrière les murs de ce cloître, à

la veille de prononcer les vœux suprêmes ! Car c'est demain, n'est-ce pas ? demain, dans quelque heures, que l'acte terrible doit être consommé ?.....

— Ah ! tu parlais tout à l'heure de sacrilège. Eh bien, en est-il un pire que celui-là ? Comment, cet attentat monstrueux à ta jeunesse, à ta beauté ne te semble pas le plus odieux des crimes ! Tu ne comprends pas que la vie est là qui t'appelle, la vie, entends-tu bien ce mot ? la vie, c'est-à-dire tous les parfums, toutes les lumières, toutes les joies, les douleurs, aussi, peut-être, mais illuminées par le sourire du courage, et l'amour et les divines tendresses qui font le cœur assez grand pour que tout le bleu du ciel y puisse entrer. Voilà ce que la vie t'offrait, à toi, et ce que tu as refusé ?

— Pourquoi ?

— Tu te tais ? Je veux le savoir, pourtant. Il n'est pas possible que tu te suicides, sans que je sache pourquoi tu refuses de vivre.

— Aimes-tu un autre homme que moi ? Est-ce pour ne pas trahir ton serment que tu t'es ainsi condamnée, te disant : La mort n'est pas une trahison ? Si c'est cela, parle, et tout est dit. Je te rends ta parole et je te jure que je ne me tuera pas. Je t'aime assez pour vivre de la seule pensée que tu seras heureuse, même sans moi. Tu secoue la tête ? Ce que je suppose est faux ? Je te crois. L'heure où nous sommes n'est pas celle des vaines feintes. Je sais que tu ne me mens pas.

— Alors d'où vient que tu te réfugies dans la mort ? D'où vient que tu veux sceller sur ta

cette tombe ?

— Ecoute, j'ai peur, maintenant ! J'ai peur de l'ennemi qui se pressent devant moi ; car un homme est impuissant contre un fantôme. Si le pectre que je redoute a mis sur toi sa main glacée c'en est fait, je suis vaincu et tu es bien perdue. Est-il vrai que tu te sois dit : " Je suis jeune, je suis belle, je suis aimée ; tant mieux, car plus je possède de biens enviés, plus j'aurai de sacrifice miratoires à faire sur l'autel du renoncement. Ma jeunesse se desséchera dans les interminables prières, et s'usera sur les dalles froides des chapelles sans écho. Ma beauté se fanera comme une fleur coupée, mes yeux s'éteindront, mes lèvres pâliront, et je n'aurai plus ni voix ni regard. Celui dont je suis aimée se consumera dans l'angoisse désespérée d'un regret stérile. Tant mieux, plus je fais de ruines, plus je cause de tortures, plus je me conforme à la volonté divine, plus je me rapproche du ciel où tentent mes uniques vœux ? " Est-ce là ce que tu t'es dit ? Est-ce là ce que tu penses ? J'en ai peur, car tu ne me dis pas non ; car en plongeant mon regard dans tes yeux impassibles, je crois y trouver la sérénité caustellée du mystique dédain pour qui le monde n'existe plus !..

— Alors, je comprends que tout est fini. Et il ne peut plus rester en moi qu'un regret, que le grondement d'une rage impuissante.....

— Tu t'indignes ? Je n'essaie même plus de te prouver que tu es tort. Je te dis ceci seulement, et ce sont mes suprêmes paroles. Et fasse Dieu, qu'une suprême lueur de raison éclaire en ce moment, ton esprit ! Veux-tu fuir ? Fuir avec moi vers ce monde qui te tend les mains, vers cette vie qui t'appelle, vers cette amou qui t'appelle, vers cet amour qui sanglote en répétant ton nom. Tout est prêt pour que nous partions ensemble. Viens, je t'entraîne dans mes bras ! Tout est oublié, et l'aurore de demain aura effacé le passé comme un mauvais rêve. Viens, Marie, par pitié pour moi, pour toi-même !.....

— Tu refuses ? Adieu donc. Mais sache bien ceci, cruelle et folle enfant, que ton refus est l'arrêt de ma mort comme de la tienne, et que demain, à l'heure précise où tu prononceras tes vœux, je me tuerai !

Dans la chapelle du couvent, noyée d'ombre et parfumée d'encens, Marie est étendue sur les dalles les bras en croix, la face contre terre, tandis que derrière les grilles qui la séparent du monde une foule élégante se presse, muette, recueillie, presque gravement peut-être, car plus d'un amoureux de dentelles s'appuie sur

veusement sur une jolie bouche, et plus d'une moustache s'effile tous des doigts légèrement crispés.

Les chants ont cessés; le murmure des prières lui-même s'est éteint. Un grand silence emplit la nef. La cérémonie est achevée.

La carmélite se relève, pâle, presque défaillante, les yeux mouillés d'exlass. En cernement, un livre s'échappe des mains d'une novice, tombe à terre, et sa chute, dans le profond silence, retentit comme une détonation. Sœur Marie pousse un cri strident et retombe sur la dalle, à la renverse, morte.

A la même heure, le domestique de Jean relevait son maître, le front troué d'une balle de révolver.

MÈRE DE DOULEURS

(ELEGIE)

Femme voilà votre fils !
Jean, voilà votre mère !

Le Sépulcre est fermé ! C'en est fait, pauvre mère !.....
Il nous faut maintenant retourner au logis.....
Pourquoi reprenez-vous le chemin du Calvaire ?
Du sang de votre Fils, tous ces lieux sont rougis !

—Jean, ne m'arrêtez pas ! dit la douce Martyre,
Je veux revoir l'endroit..... m'y trainer à genoux !.....
Il me semble que là, mon Jésus va me dire :
" Vous avez fait un rêve, ô Mère, éveillez vous ! "

Ce glaive dont parla le saint vieillard du temple,
Comme devant un jour me transpercer le cœur :
Je le sens toujours là.... surtout quand je contemple
Ce que coûte à mon Fils, son titre de Sauveur !

Je le revois, hué, par une populace
Avide d'assister à son dernier tourment—
De malheureux enfants lui crachaient à la face.....
Lui, qui les a bénis toujours si tendrement !

Comme un autre Isaac allant au sacrifice,
Pour gravir la montagne, il dut porter le bois.....
Mais, Lui, devant s'offrir à la Sainte Justice,
Nul ange ne viendra le soustraire à la croix !

J'entends encore les cris, et les clameurs horribles,
Qui jetaient les bourreaux excités de fureur !
Et de leurs lourds marteaux, les coups, les coups terribles,
En enfonçant les clous, retombaient sur mon cœur !

Je revois son beau front, tout déchiré d'épines.....
Ses membres disloqués..... et ses sanglantes mains !
Et puis..... j'entends tomber de ses lèvres divines :
Des paroles qui sont le salut des humains !

Un vil soldat s'approche, et d'un coup de sa lance
Perce son saint côté, qui demeure éternellement ouvert ;
Et de son Cœur divin, la source qui s'élançait
Rejaillit sur le monde—'Oh Jean ! que j'ai souffert ! !.....

Ah ! je ne rêve plus ! Regardez le Calvaire,
La croix est encore là... reprend Marie en pleurs.
—Oui, le sang de mon Fils vient d'arroser la terre,
Pour la purifier des crimes des pécheurs !

Les Justes, retenus loin du séjour de gloire,
Attendant l'arrivée de leur libérateur,
Célébrent maintenant par des chants de victoire
L'amoureux dévouement de leur doux Rédempteur !

Où, tout est accompli !..... tout du Ciel est fait !

L'Eternel a donné ce qu'il avait promis ;
Mais l'Infernal Serpent, honteux de sa défaite,
Va tenter d'enlever au Sauveur ses amis.

Mais moi, je veillerai sur le noble héritage
Que m'a légué mon Fils, en mourant sur la croix !
Si l'un de mes enfants, redoutait le naufrage :
Qu'il appelle sa Mère... elle entendra sa voix !

—Ainsi parlait à Jean, la Vierge désolée,
Toujours toute au cher Fils qu'elle ne voyait plus.
En passant à nous tous, son âme est consolée :
Tous ses nouveaux enfants aimeront son Jésus !

ALINE

HYGIENE PRATIQUE

La peur

Ne faites jamais peur à un enfant. C'est là un précepte qu'on ne saurait trop répéter. En dehors en effet des désordres nerveux, des maladies même que vous pouvez ainsi provoquer, vous donnez à son esprit une tournure spéciale que, dans l'avenir, on ne pourra que bien difficilement modifier. Parbleu ! c'est un moyen si simple de gouvernement domestique que ce sentiment, vil et bête, de la peur ! C'est le premier qui se présente à l'esprit. Les tyrans, les théologues et, d'une façon générale, tous les maîtres de notre pauvre et sotte humanité n'ont eut garde de méconnaître cette arme si puissante et si facile à manier.— C'est l'éternelle : " quos ego ".... Fais ceci où je... Ne fais pas cela où je... Obéis, ou Croquemitaine, père Fouettard, les gendarmes, le diable ; etc., vont venir t'emporter.

Le procédé, je le répète, est tellement naturel et, il faut bien le dire aussi, si rapidement efficace, que le papa et la maman ne croient pas beaucoup déroger en l'employant après le haut, puis sant et grave personnage qui, de tout temps l'a mis en pratique.

Mais ce n'est pas une raison parce que le procédé est ancien pour que nous le gardions, au contraire.

Réfléchissez un peu à la nature intime du rassort que vous faites ainsi mouvoir et vous reconnaîtrez aisément que l'œuvre est bien peu méritoire.

Un enfant qui arrive à la vie ignore tout. Vous lui diriez : nous habitions la planète Sirius, ou la Lune, tous les hommes sont bleus la terre est carrée, le vent est produit par le souffle d'un gros animal caché derrière la montagne, etc., toutes les absurdités que vous pourrez imaginer ; il vous croira, le pauvre petit. Pourquoi et comment ne vous croirait-il pas ? Il ne sait rien.

Eh bien, lorsque pour abaiser une colère, vaincre un caprice ou le faire obéir à un ordre, vous le menacez d'un diable quelconque qui, caché dans la cheminée, derrière une porte, un meuble, ou sous la forme d'un chiffonnier, va venir l'emporter, vous ne faites qu'abuser de votre science contre son ignorance, autrement dit de votre force contre sa faiblesse.

A suivre

RECETTES FAMILIÈRES

Nettoyer la soie, etc.

Une cuiller de poudre de borax dissoute dans une pinte d'eau tiède convient pour nettoyer les vieilles hardes noires en soie, cachemire ou alpeca.

Pour noircir les harnais

On mêle 4 onces de noir d'os ou noire animal en poudre, 2 onces d'huile de lin, une demie once d'acide sulfurique, 2 onces de grosse mélasse, 1 once de gomme arabique et une chopine de vinaigre. Lorsque la réaction est terminée, on s'en sert.

Ciment pour l'ambre

Lorsqu'un vrai fumeur possède une bonne pipe en bœuf de mer manie d'un beau bout d'ambre, il faut être fumeur soi-même pour comprendre combien il tient à son trésor, et quelle catastrophe vient le frapper si, par un accident quelconque, le bout d'ambre vient à se briser..... malheur irréparable, se dit-il... Qui, dirons nous, avant, mais non après qu'il aura lu l'excellente recette que voici, et au moyen de laquelle il pourra facilement se procurer le mal.

Pour faire le ciment, on dissout du copal dur dans de l'éther jusqu'à consistance huileuse, et l'on enduit avec cette solution les surfaces que l'on veut coller, après les avoir préalablement bien nettoyées. Assurez l'adhésion en enroulant l'objet avec un fil et laissez durcir pendant plusieurs jours. Cette opération doit être faite promptement à cause de l'évaporation rapide de l'éther.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No 17—MOTS CARRES

Très belle maison de plaisance ;
De l'horizon point cardinal ;
Un grand architecte de France ;
Certain ruminant animal
Et tout travail préparatoire
Ou d'un dessin ou d'un mémoire.

— QU'ON LISE —

Nous adressons des comptes à tous nos abonnés retardataires, espérant que chacun s'empressera de se conformer à nos conditions d'abonnements qui est d'exiger le paiement d'avance.

Nous ne pourrions continuer plus longtemps à adresser notre journal à ceux qui ne se conformeront pas à cette règle. Voilà au-delà de trois mois que nous l'adressons à un grand nombre de personnes, et quelques-uns seulement ont noblement fait leur devoir en nous envoyant le montant de leur abonnement ; mais le nombre des retardataires est considérable. Il nous semble donc raisonnable aujourd'hui de leur demander le faible montant de leur souscription qui n'est qu'une bagatelle pour chacun d'eux, mais pour nous, une fois ces petits montants réunis, nous serons en état de faire de notre publication un journal de première classe.

Allons, amis lecteurs, si vous aimez à lire le JOURNAL DES FAMILLES payez votre souscription et vous contribuerez par là, à son existence, et vous en ferez vous-même, par votre patronage, un journal d'une grande importance.

M. Michel Rattey, demeurant au No. 298 rue de l'Eglise à Ottawa est notre agent autorisé à collecter pour nous et à signer des reçus.

L'ADMINISTRATION.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Entre horizontales :

—Alors, tu crois sérieusement à l'amour d'Alphonse ?

—Si j'y crois ! mais le pauvre garçon me suivrait jusqu'au bout du monde !

—Dame, si tu payais le voyage !

•• Deux politiciens causent de la hausse des loyers.

—Sais-tu ce qui coûte le plus cher ? dit l'un d'eux. — Ce sont les petits appartements.

—Tu plaisantes, répond l'autre.

—Pas du tout... Calcule un peu ce que coûtent au pays des Chambres et un cabinet !

•• Avant de partir aux bains de mer, Gôm-Gôm va chez un bonnetier faire emplette d'un costume de bains.

—Comment le désirez-vous ? lui dit celui-ci, nous en avons en coton et en laine.

—Donnez-m'en un en laine. Il paraît que cette année l'eau est très froide !

•• Paysannerie.

—Un petit gars de dix ans va souhaiter la fête à sa grand'mère.

—Grand'mère, lui dit-il, je souhaite que vous viviez le restant de vos jours !

—Oh ! mon pauvre gars, je n'irai jamais jusque-là !

•• L'autre jour, dans une petite ville de Saône-et-Loire, un prédicateur fulminait en chaire contre l'indifférence religieuse.

Après avoir décrit les horreurs de l'enfer, il s'écria :

—Ecoutez ma voix, mes frères... si vous voulez échapper à l'éternel châtiement, soyez chrétiens, "non de nom," mais de cœur !

A ce non de nom qui vibre sous les voûtes de l'église, les dévotes se signent, quelques-unes s'enfuient, et le soir, on racontait dans les familles que M. le curé, avait juré en pleine chaire.

•• La dernière frasque de Bébé.

—Dies donc, monsieur ? Papa qui disait l'autre jour que tu es l'écume de la société !... c'est y avec toi qu'on fait des pipes ?

•• Joseph Cricheir est mort !

Avant d'expirer, il fit appeler un notaire et lui dicta son testament.

—Je laisse à ma femme, dit-il, cent mille francs en rentes viagères.

—Bien, dit le notaire, mais si elle se remarie ?

—Deux cent mille.

—Comment, deux cent mille ?

—Oh ! ce n'est pas tant pour elle que pour son futur mari ! En voilà un qui n'aura pas volé son argent !

•• Valtessiana :

—Tiens ! Léa ! Qu'est-ce que tu as fait de Gontran ?

—Je l'ai mis à la poate. Songrs-tu. Un vrai singe.

—Alors, avec qui es-tu ?

—Avec Ferriand.

—Mais c'est un autre singe !

—Ah ! ma chère ! il y a "magots" et "magots," répond Léa, qui connaît ses classiques.

Nous pouvons procurer tous les numéros parus du Journal des Familles à ceux qui nous en feront la demande.

ON DEMANDE un apprenti typographe d'une année ou deux d'expérience.

JOURNAL DES FAMILLES

1887

Paraissant le samedi.

1887

Invariablement payable d'avance.

Un an \$1.50 | Six mois 75cts | Quatre mois 50cts | Deux mois 25cts

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1887.

Nous engageons ceux de nos agents qui vendent notre journal au numéro, de bien vouloir régler avec nous le 1er de chaque mois afin de faciliter notre administration.

LISTE DE NOS AGENTS,

- A Québec: M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
- Ottawa: MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Eglise.
- Lévis: MM. MERCIER & Cie.
- Joliette: M. ALBERT GERVAIS.
- Saint-Hyacinthe: M. CHARPENTIER.
- Saint-Jérôme: M. R. MAILHIOT.
- Lanoraie: M. J. N. CREPEAU.

LOUIS BELAIR éditeur.